

Un temps
pour

RÊVER

& un temps
pour

AGIR

À la mémoire de J.R.R. Tolkien et de C.S. Lewis

Parce qu'ils ont su créer des mondes plus vrais que le nôtre

Emmanuel Tourpe

Un temps
pour

RÊVER

& un temps
pour

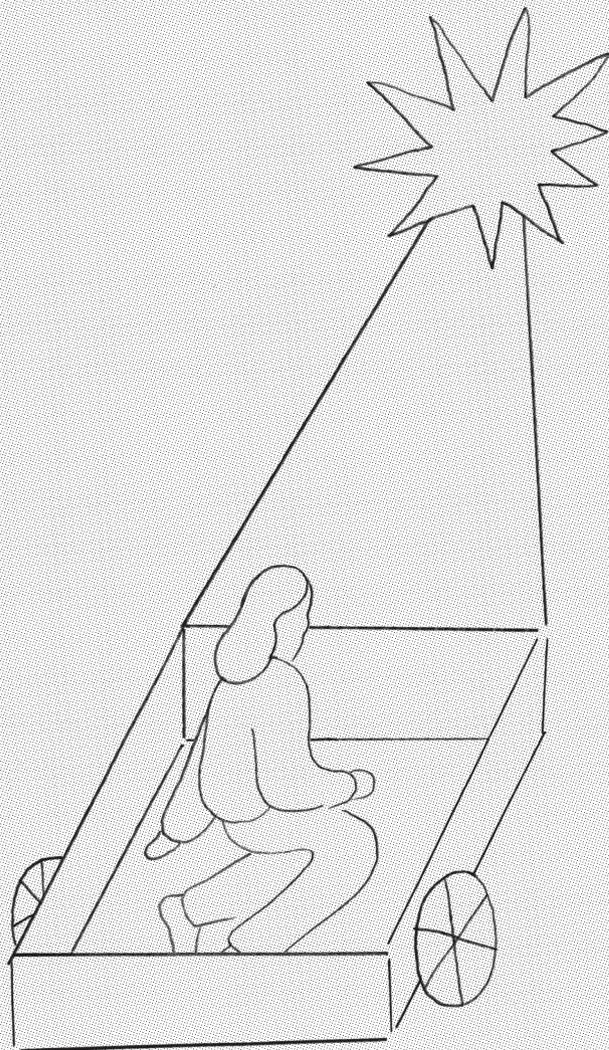
AGIR

LES tout petits cours de philo et de com

Racine

« Nous sommes faits de la même
étouffe que les rêves. »

William Shakespeare, *La tempête*



La table des matières

LA TOUTE PETITE INTRO. Un cœur gonflé d'étoiles : on n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.	p. 6
1. Tout est histoire. Ça ne change pas un homme ?	p. 13
2. Tout n'est pas histoire. Il faut oublier pour vivre.	p. 19
3. 21 grammes ou moins encore : ce que pèse une âme.	p. 27
4. Il faut haïr la culture !	p. 35
5. Sur un beau mot de Pic de la Mirandole : « L'homme est le seul être de la Création qui soit inachevé. »	p. 41
6. Ok, boomer ! Vieillir est une chance. La mort est un cadeau.	p. 49
7. L'art contemporain est scandaleux.	p. 53
8. Jamais sans toi ! Ce que nous nous devons les uns aux autres.	p. 61
9. « Mais que fait donc la marquise à cinq heures ? » Savoir raconter pour savoir agir 1	p. 67
10. Pars vite et reviens tard. Savoir raconter pour savoir agir 2	p. 75
11. « Capter l'attention » : les vulgaires méthodes et le Grand Art. Savoir raconter pour savoir agir 3	p. 81
12. Les jolies courbes de Vonnegut et les actions bien placées d'Aristote : les vraies clés du récit. Savoir raconter pour savoir agir 4	p. 87
13. Anatomie d'un récit : la bonne histoire au scalpel. Savoir raconter pour savoir agir 5	p. 93
14. La fin de l'histoire. Savoir raconter pour savoir agir 6	p. 99
15. Est-ce que sucer la roue c'est tromper ? Pourquoi les créatifs ont besoin d'imitateurs...	p. 105
16. Les ravis de la crèche : à quoi servent les comédiens ?	p. 113
17. Aristote chevauché par une femme. Il faut sauver le soldat Raison 1	p. 119
18. Heureux les fous. Il faut sauver le soldat Raison 2	p. 127
19. Vive les fantômes ! Il faut sauver le soldat Raison 3	p. 133
20. Ma légende est plus vraie que votre Histoire. Il faut sauver le soldat Raison 4	p. 139
21. L'imagination au pouvoir. Il faut sauver le soldat Raison 5	p. 145
22. Ce qui menace nos rêves. Il faut sauver le soldat Raison 6	p. 153
23. « Mehr Licht ! » « Plus de lumière ! ». Il faut sauver le soldat Raison 7	p. 161
LA TOUTE PETITE CONCLUSION. La Modernité est morte. Vive la Modernité !	p. 170

Un cœur gonflé d'étoiles : on n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.

Il faut être un Monsieur très sérieux, engoncé dans ses manières. Une Madame inaccessible, donjon de grâce et très racée.

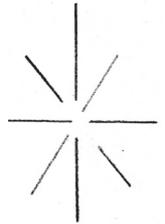
Voilà le monde dans lequel nous vivons ; il est fait de rôles, de personnages, à la recherche de prestige. *Larvatus prodeo* : «j'avance caché», sous des masques tout le temps. C'est moi le plus riche. C'est moi la plus belle. Je te bats aux dés. Je t'écrase de ma splendeur.

Où donc est passé le gamin qui faisait des vers sous la couette ? La jeune fille en fleur frémissant au moindre éclat de beauté, même minuscule, qui la faisait basculer vers un monde d'émotions neuves ? Nous rêvions de grandeur autrefois. Nous étions des chevaliers, des conquérants, princesses de légende et vraies fées Morgane. Rimbaud est mort en nous il y a longtemps.

Cela a commencé quand nous avons cru que le réel était plus important que les idéaux. Que le concret l'emportait sur les rêves. Cela s'est achevé au petit matin d'un lundi froid et gris, quand il a fallu admettre, en maugréant, que l'œuvre immense à laquelle nous étions destinés allait s'achever derrière un bureau gris – avec ce patron éteint, et là, derrière mon dos, l'immonde abruti que l'on m'a collé comme collègue.

Cela a continué quand j'ai consenti au banal, au laid, au quotidien sale sans plus jamais y espérer la joie d'un événement qui vienne en briser la monotonie. Et puis, il y a eu ces feuilles d'impôts à tenir, ces découverts à la banque et tout le temps ces rapports à rendre. D'un coup, la constellation d'étoiles dans laquelle j'étais

|
**Nous rêvions de grandeur
autrefois. Nous étions
des chevaliers, des
conquérants, princesses
de légende et vraies fées
Morgane. Rimbaud est mort
en nous il y a longtemps.**
|



né s'est changée, sans que jamais je n'aie rien à dire, sous ce plafond blafard où se résume ma vie minuscule.

Le réel morne, le concret désespérant, la glaise des choses semblent avoir dévoré le ciel. Voici que Rimbaud devient un marchand d'armes. La partie la plus pure de moi-même, qui croyait dans le bon, dans le

bien, dans le vrai, s'est abîmée contre ma propre faiblesse: je suis mon pire ennemi. Je fais ce que je ne veux pas. Je ne fais pas ce que je veux. *Velle. Nolle.* Tous mes espoirs héroïques de sauver le monde à grands coups de poèmes, d'immenses chants d'amour, se sont affalés

sous les formulaires administratifs, les ordres des imbéciles et la couleur grise des jours qui se succèdent. Je suis devenu banquier, fonctionnaire, divorcé, constamment en retard sur mes rêves.

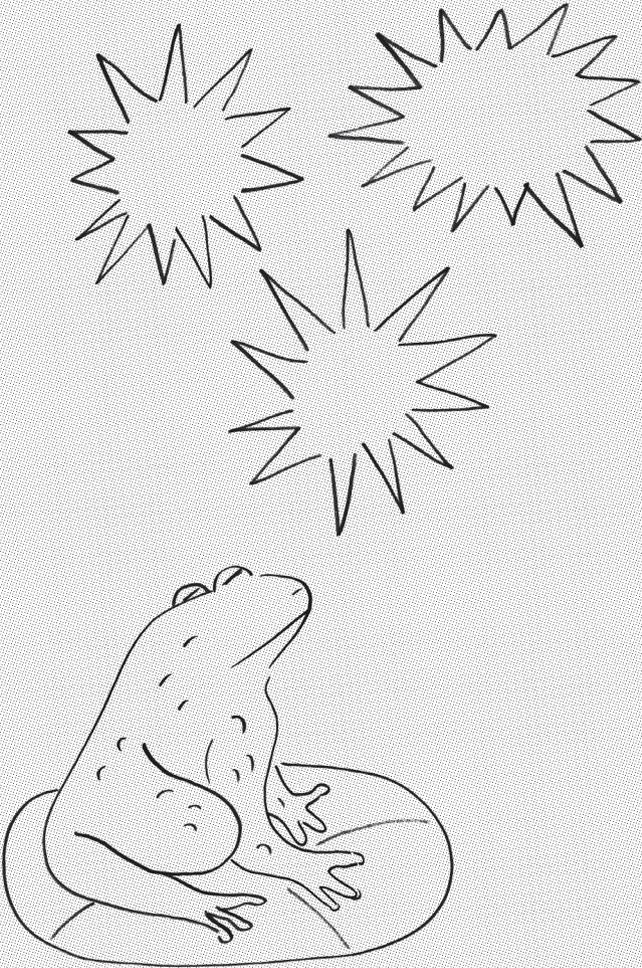
La grande philosophie elle-même hésite tout le temps entre l'idéalisme mort-né des saints, des génies, des héros, des poètes de dix-sept ans – et le réalisme désespérant des vieux avant l'heure. Nous passons notre vie entière à nous moquer des poètes et à regretter de ne plus l'être. Toute notre vie est tendue entre Platon et Démocrite, entre l'azur des idées et les atomes de la réalité. Voici plus de vingt ans, j'ai proposé dans une thèse parfaitement ignorée de tous, un chemin entre ces deux abîmes¹. Une route qui évite le Charybde des idéaux trop forts et le Scylla des accommodements trop lâches. J'avais appelé cela un « réalisme transcendantal », ça avait du panache et c'est passé à peu près inaperçu. L'idée était pourtant assez bien taillée, je crois. Elle partait d'Aristote. Elle était cousue dans du gros drap bien palpable de notre vie de tous les jours, avec ses innombrables contraintes,



|
**Nous passons notre vie
entière à nous moquer
des poètes et à regretter
de ne plus l'être.**



1: E. Tourpe, *Siewerth « après » Siewerth. Le lien idéal de l'amour dans le thomisme spéculatif de Gustav Siewerth et la visée d'un réalisme transcendantal*, Peeters, 1997.



lourdeurs, petitesesses et médiocrités. Un livre récent – dont le beau titre dit tout – a insisté sur «l'homme de sable». Rien de cette poussière que nous sommes n'est ignorée dans le réalisme transcendantal. Je veux être un héros, mais dès que je suis dans ma voiture je me comporte comme un sagouin, égoïste qui râle de laisser passer un piéton, de céder une priorité. Je me vois en femme grandiose, brillante et volant au-dessus – voici que mon sale caractère fait de moi au saut du lit, contre ma volonté même, cette harpie que l'on déteste.

Le réalisme transcendantal connaît tout cela. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Il sait même mieux que cela: il veut l'expérience, la preuve tangible, il ne connaît que les faits.

Cependant, il s'agit d'un réalisme *supérieur*. C'est un réalisme qui ne se contente pas d'un réel en solde, d'un demi-réel. Cela commence par quelque chose de très simple: on

|
**Le rêve est la plus
grande des réalités.**
|

n'oppose pas, dans le réalisme transcendantal, le monde des phénomènes observables ou des faits, et celui de la mathématique et de la théorie. Une théorie c'est un fait supérieur, un fait plus grand que nature, capable d'englober, de présumer et de prédire bien des faits passés inaperçus sous l'instrument: le boson de Higgs, la courbure de la lumière au passage d'une étoile, etc. Le réalisme transcendantal voit le réel plus loin que ce que l'expérience peut en donner maintenant tout de suite.

Il en va de même en matière morale. On peut désespérer de l'homme, quand on se juge soi-même. Nous sommes, par quelque côté qu'on nous prenne, faibles et lâches. Et ce ne sont pas les petits éclats de bien ici et là qui nous rachètent au fond. La plupart du temps notre époque s'arrête ici, devant ce constat terrible: nous traînons au milieu du chemin, entre le bien et le mal, la médiocrité et l'héroïsme. Le cynisme l'emporte, ou bien le fatalisme. C'est précisément cela que vient combattre le réalisme

transcendantal. C'est, à l'aune du grand philosophe namurois Félix Ravaisson, au rappel insistant que le bien est premier, que le meilleur est d'abord, que nous sommes envers et contre tout destinés à ce qu'il y a de plus grand. L'idée n'est pas contraire au réel. La perfection est l'origine de tout.

Nous sommes faits pour la gloire et la beauté. Le rêve est la plus grande des réalités. «De quoi souffres-tu ? De l'irréel intact dans le réel dévasté» (René Char, *Rémanence*). Le présent troisième volume des *tout petits cours de philo et de com* opère de larges percées successives dans cette direction très claire d'un idéal préservé malgré notre pesanteur, notre paresse, et la lourdeur de nos jours. Il s'inscrit dans le sillage du grand



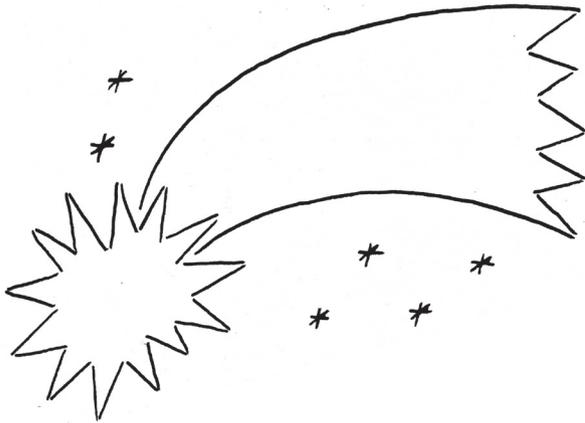
Aristote déjà cité, à qui il emprunte deux importants matériaux philosophique et médiatique.

Le premier, bien connu, consiste à voir en toute choses son potentiel, ou plus exactement le ressort comprimé qui peut mener la bassesse à la splendeur selon une dynamique d'achèvement. L'acte est premier, le meilleur est d'abord, la perfection explique l'encore-imparfait : le chêne est la raison finale du gland, l'adulte est la forme accomplie de l'enfant.

Le deuxième, moins évident, tient à la force du récit. C'est le récit qui rend et donne à nos rêves et à nos idéaux la force d'attirer vers le haut ce qui sans eux reste sans espoir et vil.

Nous pensons en effet à la suite de toute une grande tradition (qui va de Herder à Schelling) que l'homme est autant né pour la raison que pour la narration ; que son esprit se nourrit, presque littéralement, de récits et qu'il n'y a vérité qui tienne qui ne soit une histoire sainte. Voilà notre obsession qui sera celle de toutes les petites leçons qui suivent : *tout est histoire*. Mais certes pas au sens que les hypermnésiques fascisants donnent à ce mot, quand ils font du passé un œdème de la mémoire. Bien au contraire, l'*histoire* dont il est question ici perce en avant, fore des possibilités, ne se laisse enchaîner par rien et surtout,

surtout, éclot dans un émerveillement toujours neuf et au cœur de perfections neuves. L'histoire est nouveauté, amélioration, transformation. Elle est la navette de l'idéal et le poème retrouvé : *on n'est jamais aussi sérieux que quand on a dix-sept ans.*



NB: Quelques-uns des chapitres de cet ouvrage ont paru préalablement sur le site Profession Audio | Visuel.

1.

Tout est
HISTOIRE.
Ça ne
change
pas un
HOMME?

On va faire court. Direct. Ce qui manque le plus au monde, je crois, c'est la *patience* envers autrui et pour soi-même. L'espérance que l'on puisse changer a été monnayée dans la conscience commune par l'adage imbécile : « ça ne change pas, un homme ».

Les seuls êtres qui ne muent pas, incapables de changement et de mouvement, les cadavres d'esprits s'appellent des pierres et c'est très exactement la peau morte des âmes. Dès que le souffle humain anime un corps, se produit le miracle capable à lui seul de faire la grande différence entre ce qui fut et ce qui sera : *l'homme est histoire*. Non seulement il peut modifier les attitudes et les choix qui furent les siens, mais c'est peut-être exactement ce qui détermine sa place entre l'immutabilité du cosmos et les choix infinis des anges. Un être humain, c'est une pâte d'histoire. Ça change, ça peut changer, ça doit changer. C'est un chemin qui marche (H. de Lubac).



Mais alors tout est bouleversé. Le seul regard qui vaille, l'unique qualité que l'on puisse développer quand on rencontre quelqu'un c'est *l'espérance*. Au risque de souffrir, à la grande douleur de ne jamais voir sur cette terre réalisée la haute performance qui mène un être médiocre à devenir meilleur.

Yves est arrivé ce matin au bureau comme d'habitude indolent, plein de morgue et de paresse. Il ne montre plus depuis cinq ans aucun de ces signes qui, dans l'œil,

allument un grand feu. Partout on nous demande de le virer, illico, c'est une sale bête. Nous voici devant un carrefour. L'autoroute de droite, banale et commune, le condamne. Pas d'avenir. Ça ne change pas, un homme. L'étroit chemin à côté, difficile et plus rare, tente un dernier coup: lui offrir encore une chance, le mettre devant un défi nouveau à réussir. Par une vision qui embrasse l'ensemble et ne s'embarrasse pas trop du détail, un geste ultime de confiance renouvelée sera posé et ouvrira le jeu. « Voici ta nouvelle mission ». Yves va la saisir, il change – peut-être pas du tout en vrai, l'avenir reste ouvert; mais peu importe: *l'homme est histoire.*

Se faire patience, croire en l'homme; ne pas s'abandonner à l'espèce de pessimisme et de cruauté banale partout qui fait de notre société une communauté de petits juges sévères envers autrui et doux envers eux-mêmes. C'est exactement l'inverse de l'amour, c'est précisément

le contraire que l'espérance impose: *la douceur envers autrui, la sévérité envers soi-même.* Encore que, comme le disait l'un des plus grands saints et moralistes François de Sales, qu'il faille y compris avec soi-même avoir cette mansuétude par laquelle, quand on est tombé dix

fois, l'on se relève encore et encore l'on essaye. Si l'homme est histoire, la vérité de notre humanité est dans la miséricorde – cette espèce de tendresse par laquelle même l'ennemi, même l'abruti, même l'ex ou l'ancien compagnon

|
**Si l'homme est
histoire, la vérité de
notre humanité est
dans la miséricorde.**
|





sont l'objet d'une patience pleine d'espérance, d'un cœur qui supporte la misère parce qu'il sait qu'elle n'est pas le dernier mot des choses.

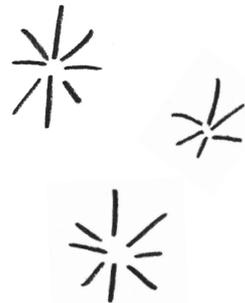
Tout le monde se dit, à ce moment précis : « c'est du grand n'importe quoi ». La miséricorde, l'espérance, ce regard plein de patience envers soi-même et envers autrui c'est du prêchi-prêcha. La vaste majorité des gens s'englue dans ses habitudes, perpétue sa manière de faire. Yves restera Yves, et s'il devait modifier quoi que ce soit ce sera sous l'effet de la peur et jamais par cette espèce de conversion intérieure qui est la marque de l'esprit. C'est ici le point décisif, le moment où il faut de l'attention : voyez bien où nous en sommes. Mesurons ensemble ce moment et cette époque : nous sommes sortis du Moyen Âge par une grande foi en l'homme. Nous avons fondé la modernité sur un credo humaniste hérité de la Renaissance, et qui misait profondément sur la raison et sur la liberté. Dans les grandes batailles idéologiques de l'après-guerre et jusqu'aux années 1980, même le marxisme nous provoquait encore à *croire en l'homme*. Camus était notre lumière : « je me révolte, donc nous sommes ». Il était le symbole de cette époque de *boomers* très proche où l'on adhérait encore à cet « étrange amour pour l'homme » que l'auteur de *La Peste* appelait à maintenir jusque dans l'absurdité du mal.

Mais nous donc ? Nous ne croyons plus en l'homme. Il est fini le grand temps de l'Humanisme – cette rage folle de chercher sous les sédiments qui s'accumulent dans une vie la braise de la *scintilla animae*. *Scintilla animae* « étoile de l'âme »,

que Maître Eckhart a tellement méditée : c'est-à-dire ce fond en nous immémorial où une lumière, archangélique, cherche à se faire un chemin, et ne se laisse jamais encombrer par le mal et moins encore par les plis de l'habitude. Une preuve expérimentale de ce que croire en l'homme peut opérer? L'effet Pygmalion, développé dès 1968 par Rosenthal et Jacobson, décrit l'effet positif des attentes d'un enseignant sur l'évolution d'un élève. À l'inverse, on parle d'effet Golem (Rosenthal, 1982) lorsque l'enseignant cesse de croire à la capacité de changement et renforce les mauvaises coutumes de celui-ci.

Il est temps d'un nouvel humanisme! L'heure de sortir de cette incroyance foncière en l'homme qui fait de nous des juges, des cyniques et, pour tout dire, des désespérés. «L'espérance, dit Dieu, voilà ce qui m'étonne» (Péguy, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*).

|
**«L'espérance,
dit Dieu, voilà ce
qui m'étonne.»**
(Péguy)
|





POUR ALLER PLUS LOIN

- H. de Lubac, *Sur les chemins de Dieu*, Cerf, 2006
- R. Brague, *Après l'humanisme*, Salvator, 2022
- R.A. Rosenthal et L.F. Jacobson, *Pygmalion à l'école*, Casterman, s.d. 1971

2.

Tout n'est
pas histoire.

Il faut

OUBLIER

pour

VIVRE.